

**SELMA LAGERLÖF -
MARGUERITE YOURCENAR :
UN DIPTYQUE EUROPÉEN**

par Ioanna CONSTANDULAKI-CHANTZOU
(Université d'Athènes)

« Comme le mythologique fleuve Alphée venu d'Olympie et coulant sous la mer pour émerger à Syracuse, quelque chose d'inexplicable existe en nous au départ et se retrouve à la fin après une longue éclipse, en dépit des circonstances extérieures qui nous ont enrichis, mais aussi adultérés. Parmi ces expériences [...] il y a celle des livres. » (M. Yourcenar, *L'Homme qui aimait les pierres*)

Les propos d'un écrivain qui a choisi de commenter l'œuvre d'un autre écrivain sont des plus révélateurs quant à ses propres choix, à sa conception particulière du monde, à son optique personnelle, à ses préférences stylistiques. En parlant de l'autre, en fait, c'est de lui-même qu'il parle. Selon son propre aveu, lorsque M. Yourcenar désire évaluer l'œuvre d'un écrivain, elle tient « compte de tous ses composants [sic] ». C'est ainsi qu'elle a procédé dans ses études sur Cavafy, sur Th. Mann, sur Selma Lagerlöf, et, plus tard, sur Mishima. Lorsqu'en 1975, les éditions Stock décident de republier les *Œuvres complètes* de l'écrivain suédoise, Selma Lagerlöf, Prix Nobel de Littérature 1909, Marguerite Yourcenar interrompt pendant près de deux mois la rédaction d'*Archives du Nord* pour rédiger une étude qui servira de Préface aux *Œuvres complètes* en question. Et, comme elle le dit elle-même, dans sa Correspondance, c'est « avec élan » qu'elle se met à l'œuvre étant donné que Selma Lagerlöf a été « une des grandes admirations de son adolescence et de [sa] première jeunesse ». Mais ce qui est le plus important, c'est qu'elle n'a pas changé d'avis et trouve « que cette admiration était légitime ».

D'un choix arrêté et d'un commun accord avec Claude Gallimard, les pages consacrées à Selma Lagerlöf ont été placées entre l'article

sur Piranèse et l'étude sur C. Cavafy dans *Sous bénéfice d'inventaire*. Et M. Yourcenar de se déclarer «assez contente que ce portrait de femme prenne place à côté de ces divers portraits d'hommes».

En parlant du roman en tant que genre littéraire, M. Yourcenar considère que, étant donné les contingences sociales en Europe, seules les femmes écrivains anglo-saxonnes, et, après elles, les Scandinaves, ont su porter un « libre regard sur la vie », facteur fondamental que présuppose le grand roman. D'autre part, elles ont fait preuve d'«un luxe de puissance créatrice «équivalant à la maternité physiologique».

L'aura européenne et l'impact littéraire dus au Prix Nobel attribué à la quinquagénaire auteure suédoise en 1909, n'ont sûrement pas été sans impressionner la jeune adolescente de quinze ans qui rêve d'un grand destin, en 1918, à la fin de la Première Guerre Mondiale. Dans quelle langue M. Yourcenar a-t-elle lu les œuvres de S. Lagerlöf ? en français sûrement, mais peut-être aussi en allemand. En 1923, Mauritz Stiller porte à l'écran *La Légende de Gösta Berling*, le livre qui avait rendu célèbre en 1891 Selma Lagerlöf, et, Greta Garbo est une des principales interprètes.

On peut aussi penser que, du point de vue personnel et affectif, l'infirmité de Selma Lagerlöf a pu émouvoir Marguerite Yourcenar en lui rappelant Tante Jeanne l'Infirmes – avec une majuscule comme pour les Saints et les Rois ainsi que l'écrivain le conçoit avec estime et affection dans *Souvenirs pieux*.

Nous pouvons supposer aussi que le rôle d'agent littéraire de l'écrivain et critique danois Georg Brandès a dû être déterminant. Disciple de Taine, ami d'Anatole France, Brandès a exercé son influence sur la littérature scandinave mais aussi sur la littérature européenne comme l'ont fait E. Curtius, B. Croce, M. Meunier, J. Schlumberger, E. Souriau, ces autres maîtres cosmopolites de la pensée européenne.

Quarante-cinq ans séparent M. Yourcenar de S. Lagerlöf : celle-ci née en 1858, fait la charnière entre le XIX^e et le XX^e siècle. Selon un schéma fictif, M. Yourcenar, née en 1903, lui emboîte le pas. Mais aussi chose étrange, elles ont exactement quarante-sept ans d'écart quant à la date de leur décès 1940 / 1987. La question que l'on peut se poser est si M. Yourcenar a jamais pensé à écrire à S. Lagerlöf ou à lui rendre visite.

Si l'on tentait d'établir un parallèle entre les deux, nous constaterions que la période 1922-1940 constitue la dernière étape dans la vie littéraire et personnelle de l'écrivain suédoise tandis qu'elle marque le démarrage dans celle de Yourcenar. À travers la lecture de leur œuvre respective et ce que nous savons de leur

parcours personnel, nous pouvons placer leurs portraits côte à côte. Toutes deux essayent de s'orienter : dans l'espace de leur propre pays natal et celui d'autres pays dans lesquels elles voyageront ; dans le temps de leur famille, de leur race et celui de l'Histoire ; dans le gouffre insondable de l'âme humaine. Toutes deux essayent d'approcher le mystère du monde et de la religion. Dotées d'une mentalité libre, indépendante et tolérante, d'un regard exercé et en même temps «ouvert» prêt à apprendre, à découvrir, à rapprocher à travers la polyvalence, le relativisme des croyances et des mœurs, d'un esprit qui ordonnance et « n'aime pas ne pas comprendre », elles ont littéralement voyagé dans l'inconnu pour découvrir du nouveau, et, éventuellement, une ou des réponses.

L'expérience de l'Orient est pour toutes les deux une révélation déterminante. Dans *Jérusalem en Dalécarlie*, une des protagonistes avant de quitter la ville sainte ira baiser la main d'un beau derviche en qui elle a cru voir le Christ : «Ce n'était pas Jésus mais c'était quand même un saint homme». Lorsque le cinéaste André Delvaux prépare le film à partir de *L'Œuvre au Noir*, Yourcenar lui souligne que «le voyage de Zénon au Proche-Orient est une partie nécessaire de sa carrière».

Le conte ou la nouvelle, qui ont connu comme on le sait une floraison extraordinaire au XIX^e siècle, est l'une des deux formes littéraires – l'autre est le roman – qu'elles semblent avoir préférées. M. Yourcenar compare les contes et les nouvelles de l'écrivain suédoise – comme *Les Liens invisibles*, *Le Monde des Trolls*, *Les Filles du grand marécage* – à « un vaste archipel d'îles et d'îlots tantôt riant, tantôt sombres ». Dans *Les Liens invisibles*, recueil de 21 nouvelles, publié en 1894, S. Lagerlöf développe l'idée que des «liens invisibles» unissent les créatures à travers l'échelle de la Création. Conception que partage absolument M. Yourcenar. On pourrait remarquer une grande parenté de pensée entre le texte *Le Nid des bergeronnettes* du recueil cité et celui de *Notre-Dame-des-Hirondelles*. Nous pouvons dire de même du texte *Siegfried le Superbe* que l'on pourrait rapprocher aussi bien de *Notre-Dame-des-Hirondelles* que de *Comment Wang-Fô fut sauvé*. Dans *Les Florins de Messire Arne*, la jeune Elsabill qui tombe amoureuse de l'assassin de sa famille et avoue « J'ai aimé un loup » nous rappelle *La Veuve Aphrodisia*.

Le succès immense qu'a connu *Le Merveilleux voyage de Nils Holgersson*, ce livre pour enfants mais aussi pour adultes, publié en 1906-1907 par S. Lagerlöf, n'aurait-il pas été un point de référence important pour M. Yourcenar ? Emporté sur le cou de l'oie familiale, Nils, le jeune adolescent de quatorze ans, insolent et farceur, traverse la Suède de mars à octobre, et découvre ainsi son pays, ses régions

diverses et ses légendes, sa nature, ses animaux. À la fin du voyage, Nils est transformé, car il a appris à respecter et à aimer tous les êtres vivants.

En 1952, M.Yourcenar donnera un texte abrégé de *Comment Wang-Fô fut sauvé* destiné aux jeunes. En 1979, ce texte abrégé paraîtra avec les illustrations de Georges Lemoine, et, en 1990, avec un supplément portant sur un Test éducatif : « As-tu une âme d'artiste ? Pour le savoir, choisis pour chaque question la solution que tu préfères » et comportant sept questions. De même, dans la collection «Enfantimages», *Notre-Dame-des-Hirondelles* est publié avec des illustrations de Georges Lemoine. En 1985, aux éditions Gallimard, un Album Jeunesse présente des contes d'enfants indiens traduits en français par M.Yourcenar, sous le titre *Le Cheval noir à tête blanche* avec une illustration collective. Dans une lettre du 21 juin 1985 à Yannick Guillou, elle annonce qu'elle lui enverra la Préface à ces textes. « Je l'ai voulue simple mais instructive, pour permettre aux jeunes lecteurs de connaître un peu mieux cette race et cette région dont ils ne savent presque rien. Peut-être la jugerez-vous trop difficile et trop terne pour retenir l'intérêt d'enfants d'une douzaine d'années. S'il en est ainsi, renvoyez-la moi et je tâcherai de la refaire sur un autre ton » (*L*, p. 662).

Dans ces récits pour la jeunesse, chaque expérience mène à une méditation, à un apprentissage, rappelant les chrestomathies du XIX^e siècle à la dimension didactique et morale.

Le roman est la seconde forme littéraire que les deux écrivains ont pratiquée, et, plus particulièrement le genre de la saga qui est un genre traditionnel. Nous prenons le terme de saga dans un sens large, celui d'une chronique, c'est-à-dire l'histoire d'une grande famille, soit un faisceau de destinées individuelles qui s'entrecroisent – dans un cadre historique, politique, social, économique et culturel – et, qui finalement constitue un document sociologique des plus précieux.

Après Balzac et Zola au XIX^e siècle, Marcel Proust, Roger Martin du Gard, Georges Duhamel, Thomas Mann, John Galsworthy pour ne citer que quelques exemples des plus représentatifs, ont donné, au début du XX^e siècle, à la chronique familiale ses lettres de noblesse.

S. Lagerlöf, dans la trilogie de *Marbacka*, et M.Yourcenar dans *Le Labyrinthe du monde*, expriment, et ont l'art de transmettre au lecteur, le sentiment profond d'appartenance aussi bien à une lignée familiale qu'à une lignée humaine. L'attachement aux origines, le désir de sauvegarder les coutumes et les mœurs anciennes, l'amour profond de la race humaine, sont dits sans nostalgie étalée ou note mélodramatique, mais au contraire avec délicatesse et discrétion, selon le style du XIX^e siècle. De même, nous retrouvons la description

précise et détaillée des personnages, des objets, des paysages ainsi que la présence, l'intervention et la participation active de la narratrice à la narration, à travers l'apostrophe au lecteur et l'emploi de la première personne du singulier.

Toutes les deux ont su rendre dans leurs écrits l'inconcevable, le réel qui dépasse l'imagination, car elles savent toutes les deux distinguer « la différence entre le fantastique d'ordre littéraire toujours si proche du factice et du fabriqué, et, l'étrange ou l'inexpliqué véritable ».

Paul Valéry trouvait S. Lagerlöf « typiquement suédoise et incontestablement universelle ». L'étude que consacre M. Yourcenar à son aînée suédoise, révèle l'œuvre de celle-ci au lecteur de la fin du XX^e siècle, sous ses différents aspects, dans ses détails et ses nuances. Cette étude achevée, M. Yourcenar revient à la rédaction interrompue du *Labyrinthe du monde*, « avec le sentiment d'avoir pris quelques bouffées d'air libre », écrit-elle à Jeanne Carayon dans une lettre du 13/15 novembre 1975 (*L*, p. 477). Yourcenar est déjà âgée de 72 ans. À cet âge et à cette étape de sa grande carrière d'écrivain, elle peut parler de S. Lagerlöf en toute connaissance de cause. Il est clair qu'elle préfère la conteuse épique à la mémorialiste. Aussi, compare-t-elle ses grandes œuvres à des paysages situés à l'arrière plan d'une toile et « surtout les admirables contes, purs [comme] des lacs impollués » (*SBI, EM*, p. 128) ; elle apprécie particulièrement « la sagesse de S. Lagerlöf, son humanité, sa tranquille aisance dans le visible et dans l'invisible ».

Toutes les deux sont les premières femmes à avoir été reçues à l'Académie de leur pays : S. Lagerlöf à l'Académie suédoise en 1914 et M. Yourcenar en 1980, à l'Académie française. Elles connaissent un troisième âge actif, infatigable, productif. Lorsqu'on regarde leurs photos respectives de cette époque avancée, nous ne pouvons qu'admirer la noblesse du visage, le regard profond et paisible, le port de tête racé. Toutes deux appartiennent à d'anciennes familles de propriétaires terriens dont l'arbre généalogique remonte loin dans l'Histoire de la vieille Europe, marquée par les grandes épreuves sociales, politiques et économiques.

Publié en 1918, *L'Exilé* de S. Lagerlöf est un émouvant appel à la paix. À propos de ce qui sera *Souvenirs pieux*, M. Yourcenar confie dans une lettre, en décembre 1971, à Paul Morand, qu'elle essaie « d'évoquer cette Europe du dernier quart du XIX^e siècle et du premier quart du XX^e. Souvenirs indirects et souvenirs d'enfance. Que tout cela est à la fois proche et lointain ! »

Toutes deux défendent des valeurs fondamentales et ancestrales, telles que la vertu, la force d'âme, l'honneur, la bonté, en vue d'un

monde meilleur. Yourcenar est très sensible à la force de caractère des personnages de S. Lagerlöf, hommes et femmes, force due en partie à l'austérité protestante mais surtout à la vertu naturelle, au sens antique, « cette vertu aussi inscrite dans l'être que le grain de son bois est intérieur au chêne ». Ailleurs, dans une lettre inédite, Yourcenar écrit que « Jeanne de Viethinghoff était toute bonté, et j'ai la passion de la bonté » (*L*, p. 406, n. 2). En 1977, à propos du film de Schlöndorff fondé sur *Le Coup de grâce*, Yourcenar, dans une lettre à Joseph Breitbach, regrette la disparition de certaines notions, comme celle de l'honneur : « Mais l'honneur... Comme le dit un personnage de Montherlant, "ils ont cru que c'était un mot japonais" » (*L*, p. 533).

Dans une Europe en mutation de 1870 à 1945, ces deux femmes écrivains ont assumé avec dignité et lucidité leur statut et leur mission avec tout ce que cela implique de responsabilité et de solitude. Témoins de leur temps, elles ont assumé en effet leur rôle de « scribe » – mot cher à l'écrivain grec Nikos Kazantzaki – considérant comme un devoir, la sauvegarde et la transmission du patrimoine humain. Ainsi honorèrent-elles les Lettres européennes en rappelant la notion et la valeur de l'esprit européen authentique que l'on a quelque peu tendance à oublier aujourd'hui.